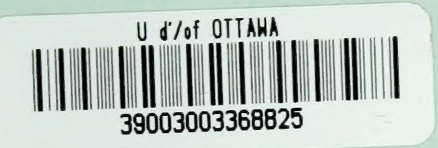
PORTRAITS D'HIER

17



Portraits d'hier N° 17. — *15 Novembre 1909*

❧ ❧ ❧

Paul Verlaine

C'est à Gérolstein que jadis
    Vivait un grand poète,
N'ayant pas un maravédis,
    Il en était toujours en quête ;
Mais qu'un libraire intelligent
Le tirât de sa dèche noire,
Pour ne pas manger son argent
Il s'empressait de l'aller boire.

Cette gaudriole assez plaisante est due à la plume du caricaturiste : chansonnier F.-A. Cazals, un des amis de la dernière heure de Paul 'erlaine ; elle s'applique, le lecteur l'a deviné sans doute, à ce ernier.

* * *

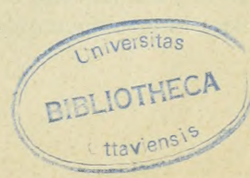
Voici une quinzaine d'années, il n'était pas rare de rencontrer dans s rues avoisinant le Panthéon un pauvre homme traînant une mbe rhumatisante et s'appuyant sur un bâton de cornouiller. Il était ētu d'habits anciens, aux couleurs passées, et indifféremment coiffé, ver comme été, d'un feutre déformé, mais sous lequel luisaient deux ·ux faunesques un peu obliques et pétillants d'intelligence. Sa face : mongoloïde (1) s'encadrait d'une barbe hirsute, mais son front nial était puissamment bossué.

Il n'était pas encore vieux, au sens propre du mot, mais les chagrins, prison, la maladie et l'alcool avaient agi sur lui de désastreuse çon ; c'est pourquoi, bien que ne frisant guère que la cinquantaine, était déjà un vieil homme, un pauvre vieil homme ingénu qui avait ıe âme puérile et traînait une jambe malade.

Et pourtant cet homme que l'on eût pris pour un vagabond, auquel . eût donné deux sous, était le plus grand poète de notre époque : ıul Verlaine.

---

(1) C'est ainsi que Verlaine se qualifiait plaisamment.



Comment, issu d'une famille bourgeoise, sinon riche du moins aisée, le poète avait-il pu tomber dans une telle déchéance, dans un état si misérable, en dépit de son génie ?

C'est ce que je vais essayer d'expliquer dans cette étude.

*
* *

Paul-Marie Verlaine naquit à Metz, rue de la Haute-Pierre, n° 2, le 30 mars 1844, de Nicolas-Auguste Verlaine, capitaine-adjudant-major au 2e régiment du génie, chevalier de la Légion d'honneur et de Saint-Ferdinand d'Espagne, et de Elisa-Julie-Josèphe-Stéphanie Dehée, son épouse.

Bien qu'étant natif de Metz, cette ville ne lui fut qu'un berceau d'aventures, désigné par le hasard des changements de garnison auxquels le capitaine Verlaine était astreint en tant qu'officier.

Notre poète était d'origine ardennaise par son père et flamande par sa mère, et s'il professait une sorte de culte pour son lieu de naissance, c'est que les impressions de l'enfance sont les plus vivaces, les plus fraîches et les plus colorées.

Son enfance fut heureuse ; son père le chérissait quoiqu'il se déguisât en croquemitaine; quant à sa mère, elle le traitait en véritable enfant gâté; tutélaire, elle veilla sur lui durant toute sa vie, s'appliquant à le protéger, et, lors de ses tribulations légendaires, elle logea soit avec lui, soit à proximité des lieux où il avait élu domicile. Elle admirait de confiance les œuvres de son fils sans les avoir jamais lues, en bonne sainte femme qu'elle était, nullement versée dans la littérature.

Le capitaine Verlaine ayant donné sa démission pour ne pas souffrir de certains passe-droits qui le révoltaient, la famille vint se fixer à Paris, dans le quartier des Batignolles; le jeune Paul était âgé de sept ans.

Dès qu'il sut lire, écrire et compter, il entra comme interne à l'institution Landry, rue Chaptal; l'on y préparait les élèves au cours du lycée Bonaparte notamment (aujourd'hui Condorcet). Cet établissement était dirigé, en l'absence du chef d'institution, M. Landry, qui était mal portant, par son frère, un très brave homme quoiqu'un peu pointilleux, qui, dans la vie intime, répondait au prénom heureux de Fortuné, et au sobriquet de « Père Pointu » dans la vie scolaire.

Les débuts du jeune Paul, comme pensionnaire, furent plutôt difficiles; il s'échappa même le premier jour et revint, effrayé, en pleurnichant, chez ses parents. Hélas ! il lui fallut réintégrer derechef cette prison dans laquelle il vécut de longues années. Cette captivité n'était guère interrompue qu'aux époques des vacances.

Ces mois privilégiés il les passait à Bouillon, dans les Ardennes, chez une de ses tantes, veuve d'un colonel du Premier Empire, qui y possédait une vaste propriété où elle vivait, dans un cadre désuet, aux meubles vieillots et tout peuplé de souvenirs. C'est assurément là que le poète apprit à connaître et aimer la nature et que commença à éclore ce qui devait être son génie.

Cependant, quand il fut en âge, le jeune Verlaine fréquenta les cours du lycée Bonaparte, toujours, hélas ! sous la férule du *pion* qui y conduisait les internes de l'institution Landry, et, les cours terminés, les ramenait au *bahut*. Là, selon ses dires, il fut un élève médiocre qui n'apportait qu'un intérêt très relatif aux matières qu'y enseignaient les professeurs.

Ceux-ci, portant la toque et la toge, parlaient *ex-cathédra;* majestueusement ils laissaient choir la semence de leur enseignement, sans aucunement se préoccuper si elle tombait en bonne terre ou en friche: apprenait qui voulait et surtout qui pouvait. Ils faisaient leur cours pour quelques élèves plus studieux ou mieux doués que les autres; quant à ces derniers, ils pouvaient tuer le temps comme ils le voulaient, s'adonner à l'élevage des vers à soie, faire voler des hannetons au bout d'un fil ou dessiner des bonshommes sans crainte des pensums ni même de rappels à l'ordre.

Malgré cela, le jeune Paul Verlaine décrocha son bachot ès lettres à l'âge de dix-sept ans, ce qui tend à prouver qu'il ne fut pas le cancre qu'il voulait bien dire.

*
* *

Cette épreuve terminée, il alla se retremper quelques mois à Lécluse et à Fampoux, dans cette grasse nature des Flandres qu'il goûtait tant. Là, loin de la Sorbonne et des cuistres embarguignés de grec et de latin, il passait son temps à la pêche et à la chasse, ou encore aux kermesses « festins homériques et bals fantastiques au bruit d'un orchestre chaos: clarinette folle, piston enroué, violon intempérant et triangle », à moins qu'il n'allât s'asseoir, un livre en main, dans la campagne pendant des heures entières en « suivant rêveusement en leur vol incertain, soit le bleu martin-pêcheur, soit la verte demoiselle, soit le ramier couleur de perles » (1).

Quels que fussent les charmes de cette existence bucolique, il fallut cependant revenir à Paris et faire choix d'une carrière; n'ayant aucune disposition spéciale, le jeune homme se décida à prendre une inscription à la Faculté de Droit. Malheureusement, sur ces entrefaites,

(1) Lettres à Edmond Lepelletier.

la fortune de la famille Verlaine fut irrémédiablement ébranlée par de mauvaises opérations que fit le capitaine ; ce que voyant, en père soucieux de l'avenir de son fils, il l'obligea à chercher une situation sans retard. Donc, après un stage aux compagnies réunies, *L'Aigle et le Soleil,* compagnies d'assurances, Paul Verlaine qui postulait pour un emploi d'expéditionnaire à l'Hôtel-de-Ville, fut nommé, en mars 1864, à ce poste.

De cette époque date le point de départ des funestes habitudes d'intempérance auxquelles il devait sacrifier plus tard ; les appointements du premier mois furent en partie dévolus à une destination fâcheuse ; Verlaine commença à fréquenter les cafés, s'y attardant surtout pour converser avec des amis, mais contractant, de ce fait, un besoin de boire et s'accoutumant de plus en plus au goût des apéritifs renouvelés.

Verlaine n'était rien moins qu'un bon employé ; après avoir signé la feuille de présence, il jetait un regard circulaire et lisait son journal ou rimait quelques vers entre les piles échafaudées de dossiers qui encombraient son bureau. Au premier coup de midi, il s'échappait nu-tête (son chapeau restait au bureau pour dissimuler l'absence de son propriétaire), et d'un pied guilleret se rendait au Café du gaz, rue de Rivoli, où nombre de poètes amis tenaient parlotte ; Stéphane Mallarmé et Emile Blémont, notamment, s'y montraient.

C'est dans ce milieu qu'il avait tant recherché et qu'il affectionnait particulièrement qu'il noua ses premières relations littéraires, en même temps que s'ancrait en lui le goût de la poésie. Outre Edmond Lepelletier, son camarade d'enfance et son ami dévoué, il se lia avec Charles de Sivry, qui devint son beau-frère ; il connut également Albert Glatigny, l'auteur de *Vignes Folles* et de *Gilles et Pasquins,* un Banville après la lettre, Catulle Mendès, aux cheveux d'or et au faciès olympien, d'autres encore...

C'est aux soirées de Madame la marquise de Ricard qu'il rencontra Mendès. Femme d'un général de l'Empire, ancien gouverneur de la Martinique et ex-aide de camp du prince Jérôme, la marquise de Ricard était la mère d'un jeune écrivain dont le talent faisait déjà une trace lumineuse dans les cénacles de jeunes : Louis-Xavier de Ricard. Celui-ci était alors un jeune homme grave et studieux, à l'esprit passionné pour tout ce qui était du domaine de l'intelligence ; philosophie, histoire, poésie, sciences, politique, etc., rien ne le laissait indifférent. Il se plaisait à réunir dans le salon de sa mère, boulevard des Batignolles, l'élite de la jeunesse de son temps : François Coppée au profil de médaille, Anatole France au verbe athénien, Sully-Prud'homme, José-Maria de Hérédia, Villiers de l'Isle-Adam comptaient parmi les hôtes familiers de la maison.

A l'issue d'une de ces soirées, Verlaine fut entraîné par plusieurs amis dans un autre milieu artistique mais plus bohême ; c'était rue Chaptal, chez Madame Nina de Callias. Cette jeune personne alors âgée de vingt-deux à vingt-trois ans, petite et dodue, spirituelle et enjouée, névrosée, voire un peu hystérique, très accorte, était une excellente musicienne en même temps qu'une admiratrice passionnée des belles lettres ; fille d'un avocat de Lyon, elle s'était vue en possession d'une fortune rondelette dont il ne lui restait qu'une vingtaine de mille francs de rente qui servaient à entretenir la maisonnée ; elle avait été mariée peu de temps à un journaliste qui jouit en son temps d'une certaine notoriété, Hector de Callias, un vrai type, aussi excentrique que sa femme et aussi peu fait qu'elle pour le mariage, d'où il s'en était suivi inéluctablement une séparation de fait.

Dans cette étrange maison évoluait un monde encore plus étrange. On pouvait y faire irruption à n'importe quelle heure du jour ou de la nuit, Nina y tenait toujours table ouverte à tout venant ; des divans hospitaliers s'offraient même aux visiteurs trop fatigués ou dont le domicile était trop lointain pour être rejoint aux heures nocturnes.

Au cours des réunions le grave et le bouffon alternaient ; Léon Dierx déclamait ses beaux vers en secouant sa toison brune ; aussitôt après et sans transition Charles Cros, auteur du *Coffret de Santal* récitait d'un air gouailleur son monologue du hareng saur. Ces scènes tour à tour comiques et pathétiques se déroulaient sous le regard morne de la mère Nina qui, vêtue de noir, semblait indifférente à tout et se tenait dans un coin, portant sur son épaule un singe affreux et malin. Albert Mérat, Léon Valade comptaient parmi les commensaux ; l'on pouvait voir également Gustave Flourens et Raoul Rigault.

* * *

De ces premières fréquentations littéraires naquit une publication qui devait faire beaucoup de bruit : *Le Parnasse Contemporain.*

Louis-Xavier de Ricard avait tout d'abord fondé une petite revue, *l'Art,* dont il était directeur ; cette revue n'eut qu'une vie éphémère ; cependant, cet essai eut pour résultat de resserrer les liens qui unissaient les membres du petit cénacle groupé autour de Louis-Xavier de Ricard.

Verlaine, depuis longtemps, nourrissait le projet de réunir en volume ses premières poésies. Un libraire jeune et actif, M. Alphonse Lemerre, ayant consenti à prendre en dépôt les œuvres du groupe, Paul Verlaine fit paraître les *Poèmes Saturniens* le même jour que François Coppée publiait le *Reliquaire.*

Ce premier volume du poète révélait chez lui la conception d'une

poétique inverse de celle qu'il devait adopter plus tard. Férocement imbu des principes posés par Théodore de Banville et féru d'admiration pour Leconte de l'Isle et Victor Hugo, le Victor Hugo de *La Légende des siècles,* il part en guerre contre la rime pauvre, dénigre Musset à ce sujet, se pose en contempteur de la Nature et compose des pièces objectives dans lesquelles il s'efforce d'être impersonnel quant à l'action. Il y dévoile des réminiscences baudelairiennes pour l'inspiration, mais d'un funèbre outré et d'un goût douteux. Pourtant telles de ses poésies contenues dans ce recueil (entre autres *Chanson d'automne,* pièce que l'on dirait de beaucoup postérieure) dénotaient de rares qualités et, comme l'aube annonce le jour, présageaient l'emploi que le poète saurait tirer plus tard de dons précieux.

Ce caractère objectif se retrouve d'ailleurs dans le second volume qu'il publia sous le titre de *Fêtes Galantes,* à cette différence près qu'en ce recueil exquis l'inspiration se trouve coordonnée avec un art charmant d'afféterie et de subtil raffinement.

La galerie Lacaze venait d'être ouverte au Louvre, et Verlaine était un fervent admirateur des toiles de Watteau, Lancret, Boucher, Chardin, Fragonard qui s'y trouvaient exposées. C'est probablement durant les fréquentes stations qu'il fit devant le *Gille* et *l'Embarquement pour Cythère, les Hasards heureux de l'escarpolette,* les intérieurs de Nattier, que l'idée lui vint de peindre en vers des scènes analogues. De fait, ce livre est plein de préciosités, d'amours frivoles et de futiles entretiens dans des décors de parcs sublunaires, aux jets d'eau monotones et plaintifs, de marquises poudrées à frimas et de négrillons hilares ; l'on y voit s'agiter Scaramouche et Pulcinella et tous les acteurs de la Comédie italienne, avec des nettetés d'ombres chinoises. Et tous ces personnages, petits abbés, marquises et masques, ainsi que les marionnettes de la chanson puérile font trois petits tours et puis s'en vont au coup frappé par la botte d'Arlequin, ou plutôt s'évanouissent et se dissipent, tels les songes légers de la nuit aux approches de l'aurore.

En dépit du réel talent de l'auteur, ces deux livres passèrent à peu près inaperçus.

Cependant, Louis-Xavier de Ricard, qui avait cessé la publication de *l'Art* en raison de l'indifférence générale, imagina, avec le même concours de poètes tels que Théophile Gautier, Leconte de Lisle, Théodore de Banville, de fonder le *Parnasse contemporain,* « recueil de vers nouveaux contenant des poésies inédites des principaux poètes de ce temps, paraissant le samedi ». Cette publication eut un certain retentissement dans le monde littéraire, grâce surtout au bref d'excommunication que lança contre « les Parnassiens » ce prince de la critique qu'était Barbey d'Aurevilly.

Avec la verve acerbe qui était son apanage et l'esprit combatif dont il était coutumier, ce critique d'une partialité géniale stigmatisa de sa terrible plume ces imprudents. Il sculpta les *Trente-sept médaillonnets du Parnasse contemporain*, tous curieux et saisissants de relief, mais peu ressemblants. J'en extrais le « médaillonnet » suivant sur Paul Verlaine :

« Un Baudelaire puritain, combinaison funèbrement drôlatique, sans le talent de M. Baudelaire, avec des reflets de M. Hugo et d'Alfred de Musset ici et là ; tel est M. Paul Verlaine. Pas un zeste de plus ! Il a dit quelque part, en parlant de je ne sais qui, cela du reste n'importe guère :

..... Elle a
L'inflexion des voix chères qui se sont tues.

« Quand on écoute M. Paul Verlaine, on désirerait qu'il n'eût jamais d'autres inflexions que celle là. »

Ces critiques sévères, injustes, n'épargnant personne, parurent dans le *Nain jaune*, et n'eurent d'autre effet que d'amuser momentanément le public et d'attirer son attention sur les Parnassiens.

Le *Parnasse contemporain* eut trois éditions.

*
* *

L'événement capital de la vie de Paul Verlaine fut son mariage avec Mlle Mathilde Mauté de Fleurville, sœur, par sa mère, du musicien Charles de Sivry. C'est dans cet appartement de la rue Nicolet où le poète devait vivre les heures les plus douces et les jours les plus intolérables que cette jeune fille, fraîche, espiègle et brune, charma ses yeux comme une délicieuse apparition :

En robe grise et verte avec des ruches.

Verlaine était un timide et un impulsif ; sa timidité provenait en partie de ce qu'il était doué d'un physique désagréable, au type simiesque.

Il crut remarquer qu'elle ne le regardait pas d'un air indifférent ; il n'en fallut pas plus. Sa demande fut agréée par les Mauté qui voyaient en lui un parti convenable.

Dès lors il déserta les cafés et les parlottes littéraires. L'amour avait opéré un miracle !

De cette époque date l'élaboration des poèmes qu'il écrivit pour sa fiancée et qu'il devait réunir plus tard. Ce fut la *Bonne Chanson* ; faite

d'un peu de pensée et de beaucoup de sentiment, elle ressemble par la note à ce que tant de poètes ont écrit en semblable occurrence; elle est éternelle comme l'amour.

Elle dit la grâce de la bien aimée, détaille ses charmes à loisir, fait revivre en des paysages choisis de chers souvenirs ; elle évoque le bonheur entrevu et peint en couleurs tendres la félicité promise des jours et des nuits attendus avec quelle impatience !

Elle s'attarde aussi à des puérilités, à des fadaises sans consistance, à des élucubrations un peu bébêtes en leur chaste sentimentalité ; c'est ainsi que le poète s'ingénie à chanter tout ce qu'il trouve (ou ne trouve pas) dans le *nom carlovingien* de sa fiancée; mais ces enfantillages ne sont-ils pas excusables si l'on envisage que pêle-mêle avec, voisinent des pièces d'une haute tenue littéraire ; et puis ne forment-ils pas le thème classique des propos des amoureux.

La *Bonne Chanson* marque une étape dans la poétique de Verlaine jusqu'alors purement objective. Il abandonne sa première formule et délibérément entre en scène ; il chante pour la bien aimée et lui dévoile les grandes féeries et les petits drames dont son cœur est le théâtre. De là part sa conception nouvelle de la poésie et cette manière autobiographique qu'il devait employer par la suite et dont il devait même abuser sur la fin de sa vie.

Mais revenons à cette époque où le poète composait des hymnes idylliques et nuptiaux. Le mariage fut fixé à la fin du printemps de 1870, mais des empêchements nombreux en retardèrent la célébration.

Vint la guerre ; de la frontière les premières dépêches arrivaient optimistes, bientôt démenties par les journaux dont les éditions successives étaient arrachées par des milliers de mains fébriles. Une agitation intense secouait Paris. Les cafés regorgeaient de citadins venus aux nouvelles et qui dans l'anxiété croissante discutaient avec véhémence en supputant les chances de victoire. Les pavés retentissaient du fracas des canons roulant vers les désastres. Toute la vie de la capitale affluait dans la rue, centre de tout mouvement ; les redingotes fraternisaient avec les blouses.

Verlaine ne partit pas à la guerre, quelque peur qu'il en eût éprouvé à la lecture d'un journal qui publiait un décret de l'impératrice régente appelant sous les drapeaux tous les hommes non mariés de sa classe.

La cérémonie eut lieu à la mairie de Montmartre et à l'église de Clignancourt ; un déjeuner dînatoire clôtura ce jour tant désiré. Et ce fut simplement lugubre, cette noce célébrée parmi les rumeurs de la guerre qui grondaient ainsi que de sinistres présages.

***

Hélas ! la bonne chanson fut de courte durée et les événements qui suivirent devaient lui conférer un caractère férocement ironique. La zizanie devait bientôt diviser le jeune ménage ; non que le poète n'eût une vive affection pour sa femme ; non pas d'autre part que celle-ci ne fût pas l'épouse qui lui convenait. Peut-être la jeunesse et le manque d'expérience de celle qui était sa compagne hâtèrent-ils la rupture, mais la principale raison de cette rupture est que Verlaine, d'un caractère indépendant n'avait pas la vocation du mariage ; sa résolution n'avait été qu'un coup de tête, son bonheur conjugal ne fut qu'un feu de paille.

En outre deux facteurs de discorde vinrent se joindre aux causes déjà trop nombreuses de dissentiment ; ce furent d'abord le siège de Paris, ensuite et surtout Arthur Rimbaud.

La nature primesautière de Paul Verlaine se manifesta à l'occasion de la guerre ; dans une crise de patriotisme aigu il alla, stoïque, s'enrôler dans la garde nationale, au bataillon de la Râpée-Bercy. Que l'on s'imagine ce qu'était ce bataillon presque exclusivement composé de tonneliers et de marchands de vins accoutumés à sécher les litres de gros bleu et les bouteilles de fil-en-quatre, et que l'on se représente les rudesses du service de la garde aux remparts durant cet atroce hiver de 1870-71, par la bise mordante et sifflante des nuits interminables et la neige enveloppante qui désespérément tombait comme de la charpie, et l'on comprendra aisément que le pauvre Verlaine ait succombé à la tentation : *Qui a bu, boira,* dit le proverbe.

Finie dès lors la quiétude conjugale ; sa femme s'enfuit une première fois chez ses parents, d'où il eut grand mal à la ramener. Finis aussi les élans patriotiques du poète, après deux jours de prison octroyés pour manquement dans le service.

Puis ce fut la Commune, l'exode de Thiers, du gouvernement et de l'administration à Versailles. Verlaine qui avait réintégré son poste dans les bureaux de la Ville ne l'abandonna point pour cela de par ses opinions républicaines et sa nature insouciante et paresseuse ; avec une ponctualité déconcertante il retrouvait chaque jour dans les bureaux désertés par ses collègues les meubles et les dossiers familiers et continuait ses fonctions, tel un rouage indemne dans une machine détraquée.

Le gouvernement de la Commune crut alors devoir lui confier l'emploi de chef de bureau de la Presse qu'il exerça jusqu'au jour de l'entrée des Versaillais à Paris. Ce jour-là, par exemple, sa belle tranquillité le quitta en un clin d'œil, il fut soudainement pris d'une terreur

panique et se crut perdu. Il se hâta de déguerpir de son domicile et s'en fut demander asile à ses beaux-parents, mais par une inconséquence notoire il continuait à se montrer à l'heure de l'apéritif, dans les tavernes des environs où il ingurgitait des purées répétées.

Si le gouvernement de M. Thiers s'était enquis de l'infime employé qu'il était, en moins de vingt-quatre heures, il eût été appréhendé et incarcéré.

Ses craintes n'étaient donc point motivées, mais par contre elles servaient merveilleusement ses desseins, car Verlaine n'avait cure de retourner à ses occupations d'antan, il était dégoûté de son ancienne situation de petit fonctionnaire et brûlait d'envie de quitter pour tout de bon son rond de cuir. Aussi, après un séjour de quelques mois à Fampoux en compagnie de sa femme, reprit-il sa vie de désœuvrement et de beuveries au grand scandale des Mauté, ses beaux-parents.

* * *

Déjà le ménage était un enfer quand Arthur Rimbaud fit irruption dans la maison comme un intrus. C'était à cette époque un adolescent de dix-sept ans au visage d'ange damné. Cet étrange gamin devait révolutionner la littérature par d'extraordinaires et géniales productions. Originaire de Charleville, dans les Ardennes, il fit montre au collège d'une intelligence singulièrement précoce ; esprit original à l'excès il écrivait déjà des poèmes singuliers où la verve la plus fantaisiste se mariait à la sensibilité la plus intense et à l'ironie la plus gouailleuse.

Vrai type de l'aventurier, Rimbaud ne persévéra d'ailleurs pas dans la carrière des lettres ; il trafiqua par la suite de la poudre d'or et de l'ivoire, en Afrique, vendit des armes à Ménélick et vint mourir misérablement à l'hôpital de Marseille, à l'âge de trente-sept ans, d'une tumeur au genou.

A trois reprises il s'était échappé de la maison paternelle, poussé par une sorte d'inquiétude, un besoin d'action et une fièvre des voyages qui confinaient à la maladie et avait été rapatrié après de romanesques équipées.

Hébergé par l'enthousiaste Verlaine sous le toit des Mauté, son arrivée produisit une impression désastreuse sur ses hôtes bourgeois qui le prirent en grippe ; pâle et songeur, éternellement renfrogné, il affectait un sans-gêne révoltant. Les beaux-parents du poète le mirent bientôt en demeure de lui donner congé, ce qu'il fit à contre-cœur ; malgré cette expulsion forcée, Verlaine conservait toujours pour son jeune ami une admiration désordonnée qui n'était malheureusement

pas partagée dans les milieux littéraires où il le produisait ; nombreux en effet furent ceux que les dehors et les propos du jeune éphèbe indisposèrent.

Au dîner des Vilains Bonshommes par exemple, qui réunissait périodiquement quantité de convives parmi lesquels Banville, de Hérédia. Léon Dierx, Armand Silvestre, etc., il faillit embrocher Etienne Carjat avec la canne à épée de Verlaine, à la suite d'une altercation, ce qui l'en fit exclure au grand courroux de Verlaine.

Bientôt sous l'influence néfaste qu'il subissait, celui-ci, de plus en plus enthousiasmé sentit bouillonner en lui des ferments d'indépendance et, bien qu'un fils fût né de son mariage, il quitta Paris en compagnie de Rimbaud pour effectuer de folles randonnées. Sa femme et ses beaux-parents ne firent rien pour le retenir, la vie de bohême qu'il menait, son intimité un peu équivoque avec Rimbaud, ses habitudes d'intempérance de plus en plus accusées, les disputes fréquentes qui éclataient, tout cela avait fini par les exaspérer et ils nourrissaient un secret espoir d'obtenir judiciairement la séparation de corps et de biens du poète et de son épouse.

* * *

Avec Rimbaud la fatalité et le malheur avaient acquis droit de cité chez Verlaine ; il semble que du jour où il le connut date le commencement de ses déboires, de ses malchances, de ses misères.

Si la mère du poète fut en quelque sorte son ange gardien, Rimbaud fut son mauvais génie, ainsi que le qualifia le pauvre Lélian lui-même ; il fut la cause de sa rupture conjugale, de son emprisonnement et de son retour à l'alcoolisme dans lequel il sombra.

Peut-être lui avait-il communiqué son goût forcené des voyages et des pérégrinations aventureuses et lointaines, je ne saurais l'affirmer, mais au mois de juillet 1872, ils partaient pour la Belgique d'où ils passaient en Angleterre.

Les voici à Londres ; Rimbaud vaque chez les négociants de la cité et fait l'apprentissage de son futur métier de trafiquant ; quant à Verlaine il prend des notes rapides et typiques, amusantes et familières sur la vie et les mœurs des insulaires, s'amuse à des portraits de types de la rue et à des descriptions d'aspects de la ville géante, « plate comme une punaise qui serait noire. London ! petites maisons noirousses ou grand bahuts *gothiques* et *vénitiens* ».

Il se propose de faire éditer la *Bonne Chanson* ainsi que les *Romances sans paroles,* un nouveau volume qu'il achève, 400 vers environ, dans sa nouvelle manière.

Ce dernier recueil n'est pas comme les précédents le simple fruit d'une imagination fertile ; dans les *Poèmes saturniens* et les *Fêtes galantes,* quel que soit l'art avec lequel les vers sont ciselés, aucune part n'est faite à la réalité : ni impression, ni sensation vraie, tout est du domaine pur de l'idée. Déjà la *Bonne Chanson* fait pressentir l'évolution de l'écrivain, mais elle ne constitue qu'un bréviaire de l'amour aux balbutiements idolâtres.

Au contraire les *Romances sans Paroles* montrent une nouvelle orientation chez le poète qui ne se borne plus à peindre de chic de petits tableautins. Un nouveau souffle s'empare de lui ; il communie avec la Nature et dans ses vers harmonieux et souples passe comme la caresse du vent dans les feuilles et sur les eaux. Il dit délicatement la mélancolie irraisonnée de l'âme en peine, son émoi aux souvenirs défunts, sa défaillance au charme indicible des pianos dans le soir rose et gris.

Il semble retourner un instant à son ancienne formule objective, dans une pièce *dix-huitième siècle populaire* très pittoresque (*c'est le chien de Jean de Nivelle*), brosse ensuite quelques fresques claires et reposantes dans les *Paysages belges,* miroirs de ses observations au cours de son passage en Belgique et finalement, dans *Aquarelles,* chante délicieusement l'amour qu'il concilie avec les mœurs anglaises.

Cependant Rimbaud, jugeant qu'il avait une connaissance suffisante de l'idiome britannique, se hâta de retraverser le détroit. Verlaine qui était resté à Londres y reçut les premières informations des manœuvres employées par les Mauté pour parvenir à la séparation qu'ils désiraient si ardemment ; ce coup ajouté aux difficultés qu'il éprouvait dans cette ville monstre où il se sentait perdu fit qu'il tomba malade et dut s'aliter. Sa mère et Rimbaud vinrent le chercher. Madame Verlaine mère alarmée de voir son fils dans un tel état de délabrement physique et moral le décida à quitter l'Angleterre et à aller se reposer quelque temps à Jéhenville, en Belgique, chez une de ses tantes.

* * *

Le printemps de 1873 commençait à verdir les jeunes pousses lorsque le poète se retrouva parmi les sites de la belle et grasse campagne du Nord qu'il affectionnait naguère ; il éprouva la sensation d'une accalmie bienfaisante et le temps, grand guérisseur de maux, amena l'apaisement dans son âme douloureuse.

Les jours se suivaient avec monotonie quand Rimbaud vint rejoindre son ami ; ils s'enivrèrent fraternellement et la folie des voyages reprit contagieusement Verlaine. Ils partirent, poussés par un irrésistible besoin de revoir l'Angleterre.

Après cette nouvelle fugue qui se termina par le départ précipité de Verlaine, celui-ci voulut tenter un rapprochement avec sa femme, il lui écrivit donc de Bruxelles ainsi qu'à sa mère pour qu'elles vinssent le retrouver ; seule Madame Verlaine mère acquiesça au désir de son fils.

Outré des agissements de sa femme, le pauvre Paul noya ses chagrins dans l'alcool et, sous l'empire de la boisson et du remords, il convia Arthur Rimbaud à le rejoindre en le suppliant de lui pardonner sa fuite. Ce dernier accourut à cet appel, non par amitié, mais dans le but de soutirer de l'argent à Verlaine, soit pour retourner à Charleville, soit pour entreprendre de lointains vagabondages.

Ici se place la scène tragique qui eut pour résultat l'arrestation, la condamnation et l'incarcération de Verlaine.

Ceci se passait dans la chambre d'un hôtel borgne de Bruxelles, où était descendu Verlaine ; énervé par l'insistance qu'apportait Rimbaud à demander de l'argent pour partir, il tira de sa poche un revolver et d'un mouvement impulsif le braqua sur son ami ; deux coups partirent, par bonheur le premier seul atteignit Rimbaud et lui fit une légère éraflure au poignet gauche.

Ce drame rapide s'était déroulé devant la mère du poète, atterrée. Aussitôt une crise de larmes le secoua ; il implora son pardon de Rimbaud qui réclamait toujours de l'argent avec la même obstination. Mme Verlaine pansa le poignet du blessé et lui remit vingt francs qu'il empocha, puis il partit.

Verlaine voulut l'accompagner à la gare, il était très surexcité. En arrivant près du boulevard Botanique, soit qu'il fût pris d'une peur soudaine, soit encore qu'il ourdit quelque trame machiavélique, Rimbaud se mit à courir vers un sergent de ville en criant : A l'assassin ! suivi de Verlaine, qui vociférait et gesticulait. Le policier les emmena incontinent au bureau du commissaire ; *l'assassin* fut trouvé porteur de *l'instrument du crime* et écroué à l'Amigo, qui est le violon belge, tandis que *sa victime,* insouciante, montait dans le premier train pour Charleville.

Le voici donc dans cette ville « rigoleuse » de Bruxelles, par quelle ironie du sort, incarcéré puis transféré en voiture cellulaire à la prison des Petis Carmes, qui est l'équivalent du Dépôt de Paris, sous l'inculpation de tentative d'assassinat.

Paul Verlaine ne conserva cependant aucune rancœur à l'égard de la justice belge et de tout son appareil, y compris le régime pénitentiaire, et si, à l'instar de Silvio Pellico, il écrivit *Mes Prisons,* cet ouvrage ne prend pas le ton tragique des élucubrations du célèbre Carbonaro italien. Il raconte avec une bonhomie goguenarde les différentes phases de sa captivité, se moque gentiment et spirituellement des juges, conseillers et autres chats-fourrés, ainsi que du per-

sonnel supérieur et subalterne des prisons de Brabant, mais sans acrimonie, n'étant pas doté d'un tempérament atrabilaire.

Il n'est pas oiseux de considérer que les gens de la plus basse extraction sont ordinairement les plus insolents dès qu'ils sont détenteurs d'une parcelle d'autorité. C'est ainsi que dès son arrivée dans la cour des Petits Carmes, le pauvre poète fut impitoyablement confondu par les gardiens avec les malandrins qui peuplaient cet aimable séjour. Et quelle hiérarchie : sergent, adjudant, toutes « brutes très chamarrées » qui le contraignirent à éplucher les pommes de terre, avec *les autres*.

La première parole polie lui fût adressée par le Directeur de la prison ; il est vrai que c'était en lui remettant un billet de Victor Hugo, en réponse à une requête suppliante du prisonnier qui espérait toujours revoir sa femme. La renommée universelle de l'illustre correspondant devait influencer favorablement ce haut fonctionnaire. L'heureuse conséquence de cet incident propice fut la mise de Verlaine au régime de la pistole : les avantages qu'il présentait étaient la jouissance d'une cellule meublée « d'un lit sortable, d'une chaise ou d'un escabeau et autres douceurs », outre l'autorisation de se faire apporter ses repas du dehors et de se promener seul dans le préau, prérogatives salutaires en ce qu'elles soustrayaient le poète à la promiscuité des clients habituels des geôles.

De la fenêtre grillée de sa cellule, en même temps que lui parvenaient les airs populaires de quelque fête foraine, il voyait monter la garde dans le chemin de ronde de la prison « un chasseur-éclaireur, chapeau de soie à plumes de coq, tunique vert-foncé, pantalon gris, qui paraissait s'embêter ferme durant les deux heures de sa faction », et par dessus le mur, « se balancer la cime aux feuilles voluptueusement frémissantes de quelque haut peuplier d'un square ou d'un boulevard voisin », ce qui lui inspira les vers si beaux de *Sagesse* : .

Le ciel est par dessus le toit
Si bleu, si calme,
Un arbre par dessus le toit
Berce sa palme.

Ne sachant comment tuer le temps, il écrivait avec un morceau de bois qu'il trempait dans un peu d'encre précieusement mise en réserve dans un interstice du carrelage. Dans cette hospitalière demeure naquirent les récits diaboliques qui devaient paraître dans *Jadis et Naguère*, et encore de nombreuses poésies, dont les *Impressions fausses,* insérées dans *Parallèlement*.

Un phénomène inverse de celui que produit la prison sur tous ceux qui l'ont connue est à remarquer chez Verlaine ; sa longue détention

n'exerça pas une action déprimante sur lui. Alors que d'autres, Oscar Wilde, par exemple, se virent gravement atteints dans leurs facultés intellectuelles par cette terrible épreuve, Verlaine, au contraire, écrivit ses plus beaux vers en prison; ainsi *Sagesse* fut écrit presque entièrement à la maison pénitentiaire de Mons.

Cependant les bons juges brabançons se préparaient à lui faire son affaire.

Il est inutile en même temps qu'impossible, par suite du manque de place, de rapporter ici les phases du procès ; Verlaine a d'ailleurs, dans *Mes Prisons*, publié des notes d'audience et des portraits (peu flattés sans doute) des magistrats assis et debout qui statuèrent sur son cas. Je dirai donc seulement que — *l'assassin* — fut condamné à deux ans d'emprisonnement et 200 francs d'amende.

Il fut transféré à la maison pénitentiaire de Mons pour y accomplir sa peine ; Verlaine s'accommoda du mieux qu'il put du sort qui lui était fait et se soumit aux règlements avec docilité.

C'est en mémoire de cette prison qu'il a écrit malicieusement le poème qui commence ainsi :

J'ai longtemps habité le meilleur des châteaux.

On le reçut, dit-il, « en toute simplicité » et on le gratifia de vêtements bizarres en étoffe « verdâtre et dure », d'une casquette de cuir, de sabots et d'une cagoule en toile bleue. Et la lourde porte se referma sur le prisonnier.

Que pouvait-il faire alors, le bon poète, derrière le mur de la geôle, barrière massive isolant les captifs du monde extérieur ? Il vivait de souvenir et surtout d'espoir.

Espoir, petit brin d'herbe verte qui est toute la saveur de la vie, espoir vivace du prisonnier en l'avenir, en la liberté, en l'amour, suivi bientôt de quelles déceptions ! C'est dans ce lieu d'ignominie qu'il lui fut donné connaissance du prononcé du jugement de séparation ; il s'effondra sous le coup de cette brutale nouvelle qui anéantissait ses vœux de réconciliation, d'apaisement et de bonheur retrouvé.

Alors une étrange métamorphose s'opéra en lui, il se convertit ; cette conversion à laquelle nous devons l'éclosion de *Sagesse,* si étrange paraisse-t-elle, s'explique très bien chez un impulsif comme Verlaine. La révélation subite de l'écroulement de ses rêves, jointe à la solitude et à l'obsession d'un petit crucifix de cuivre pendu au mur, au-dessous d'une gravure pieuse, provoquèrent en lui une crise aiguë de mysticité. Il fit appeler l'aumônier auprès de lui et lui demanda un catéchisme ; il lui donna celui de persévérance de Mgr Gaume.

Ainsi s'accomplit la conversion de Verlaine.

Il portait en lui la ferveur d'un néophyte ou d'un chrétien des

Catacombes; sans se laisser rebuter par l'aridité du texte, il lut pieusement *l'ouvrage* de Mgr Gaume.

Bien plus, à cette lecture la pensée lui vint d'écrire une série de poèmes chrétiens sur des airs de chansons de Mme Desbordes-Valmore. Le pauvre prisonnier, vêtu de bure grossière, ainsi qu'un moine du temps jadis, fut l'humble artisan de ces chants naïfs à la gloire de Jésus, nimbé d'or, et de Marie, au manteau d'azur, dont il tissa la trame lumineuse dans l'obscurité d'un cachot; il les composa dans le double but d'éteindre la soif religieuse qui brûlait son âme et de rénover la poésie en la conduisant à de nouvelles sources d'inspiration. Ils sont insérés dans *Sagesse*.

Sagesse est assurément le meilleur volume qu'ait publié Verlaine et l'œuvre en laquelle son tempérament se révèle le plus intensément. La pensée du poète y rayonne très pure, comme imprégnée d'une immense sérénité ; un sentiment profond de faiblesse, d'humilité, d'indulgence et de renonciation s'en dégage ; ainsi :

Vous connaissez tout cela, tout cela
Et que je suis plus pauvre que personne,
Vous connaissez tout cela, tout cela,
Mais ce que j'ai, mon Dieu, je vous le donne.

Je ne veux plus aimer que ma mère Marie.

Ce livre est un acte de foi en même temps qu'un acte de contrition.

Il est écrit dans un style châtié, les rythmes sont variés, les vers musicaux ; les qualités brillantes du génie du poète sont prodiguées avec une incomparable richesse.

La foi qui luit dans *Sagesse* ainsi qu'une lampe de sanctuaire, ne devait pas persister chez Verlaine ; cependant il garda toujours une certaine religiosité autant par souci d'esthétique que par piété. Les productions postérieures de l'écrivain le démontrent surabondamment, entre autres : *Bonheur*.

Bonheur est, en quelque sorte, une suite de *Sagesse* : liturgies, prières et cantiques à l'usage des enfants du catéchisme de persévérance, oraisons mystiques dans la senteur de l'encens et la clarté pâle des cierges de l'autel. Et l'on croit voir s'entr'ouvrir le paradis bleu et or, avec Dieu, les anges et les saints.

Et toujours de beaux vers reflétant la pensée sage du poète :

Bon pauvre, ton vêtement est léger
Comme une plume.

Les morts sont morts, douce leur soit l'Eternité.

Et monotone coula le fleuve des jours jusqu'à la libération tant souhaitée. Le prisonnier, ainsi qu'un scélérat endurci, dut accomplir intégralement sa peine ; lorsqu'on le relâcha, le 16 janvier 1875, sa mère l'attendait à la porte de la prison ; il tomba dans les bras de la pauvre femme qui pleurait de joie en le revoyant.

* * *

Elle prit le train par lequel on l'expédia à la frontière, car il était sous le coup d'un arrêté d'expulsion et l'accompagna, au milieu de gredins et de chevaux de retour, embarqués comme lui par les soins des autorités belges.

Que faire alors ? triste paria qu'il était devenu, gibier de prison flairant encore la geôle et fuyant le pourchas des gendarmes ?... Il prit la route des Ardennes escomptant se reposer un peu dans sa famille... Hélas ! mauvais accueil à qui n'a pour tout bien que sa méchante mine et porte sur le front les stigmates d'une longue captivité. Il reprit le chemin de Paris.

Que faire ? Trente-six métiers, trente-six misères ! Il passa en Angleterre et fut quelque temps professeur de français, de latin et de dessin dans le Lincolnshire, revint en France et enseigna la littérature française et l'anglais au collège Notre-Dame, à Rethel, jusqu'au jour où il lâcha le professorat pour la culture.

Ce fut sans doute moins par atavisme (bien qu'il fut issu de familles attachées à la glèbe) que par une toquade subite dont il fut pris pour l'un de ses élèves, Lucien Létinois, fils de cultivateurs, alors âgé d'environ dix-huit ans ; ce jeune homme allait bientôt succéder à Rimbaud dans l'affection de Verlaine.

La fin déplorable de son odyssée avec Rimbaud et les complications funestes qui s'ensuivirent, ne l'avaient pas guéri de cette sorte de fièvre sentimentale qui le minait.

Une ferme fut achetée dans les Ardennes, la ferme de Juniville. Et voici Verlaine au milieu de ses terres, se promenant tout le long du jour avec Lucien Létinois, admirant la Nature, faisant des vers, mais ne mettant jamais la main aux travaux des champs, en un mot, vivant en poète, peu soucieux de faire fructifier son bien ; quel plaisant fermier c'était là ! Aussi cette situation ne pouvait durer ; la terre ingrate ne nourrissait pas son homme, et pour cause ! En outre, le poète était repris par la hantise des voyages et brûlait de l'envie de renouveler, avec Lucien Létinois, les escapades du temps de Rimbaud.

Ils partirent tous deux pour Londres, et après un court séjour dans cette ville, l'ennui et la nostalgie aidant, ils reprirent le paquebot pour

la France. Durant ce temps, le père Létinois, en fin matois qu'il était, avait vendu la ferme, qui avait été achetée en son nom, et en avait empoché le prix.

Alors la pensée vint à Verlaine de vivre de sa plume : rude métier. Il put pourtant, grâce à Edmond Lepelletier, placer d'une façon régulière de la copie payée au *Réveil,* grand quotidien littéraire, dont son ami était rédacteur en chef. Dans ce journal parurent de petites proses pleines d'humour et de philosophie, croquis de paysages vus et de types rencontrés ; ces articles témoignaient qu'à côté de son génie poétique Verlaine possédait de réelles qualités de prosateur ; ils devaient être réunis plus tard et former *Les Mémoires d'un veuf.*

Une commotion terrible devait bientôt frapper le poète déjà si éprouvé par le malheur ; Lucien Létinois mourut à l'hôpital de la Pitié, emporté en trois jours par la fièvre typhoïde.

Ce jeune homme, à l'âme rustique et neuve, avait une emprise extraordinaire sur Verlaine, qui le voyait comme un jeune dieu et ressentait pour lui une affection sans bornes ; il le regardait comme un fils d'élection et bâtissait des châteaux en Espagne pour cet enfant adoptif. Aussi cet événement stupide terrassa-t-il le pauvre Verlaine. Lorsqu'il se ressaisit, farouche, il ramassa les débris épars de son rêve qu'il enchâssa précieusement dans un *requiem* désespéré. L'ensemble des poésies composant cette œuvre, d'une sincérité touchante et d'un lyrisme pur, forme le recueil intitulé : *Amour.*

De ce livre d'intime poésie s'exhale une plainte déchirante et douce, une résignation amère et une aspiration à des consolations spirituelles et, partant, plus ou moins illusoires. De ses mains pieuses, le poète fleurit d'asphodèles la tombe où gisent son passé, sa jeunesse, son amour et ses plus chères illusions.

Il se remémore le calme de la vie bucolique qu'il menait à Juniville avec Lucien Létinois. Il évoque encore en souvenirs vivaces le vieil hospice de la Pitié, dans le quartier du Jardin des Plantes, où avait été transporté son jeune ami, l'agonie du malade et enfin « l'affreux Ivry dévorateur », immense nécropole, cimetière de pauvres, où il le conduisit pieusement... Cet Ivry misérable, avec ses bâtisses lépreuses aux hardes séchant aux fenêtres, ses prés teigneux, son asile des incurables et ses innombrables cheminées d'usines, et, cotoyant la cité des vivants, celle des morts, avec ses carrés uniformes où pourrissent les corps dont les tombes s'alignent avec symétrie... Cet Ivry se relève pourtant aux yeux du poète par sa désolation même et celui-ci songe qu'au moins la tombe du cher mort sera préservée des foules bêtes et désœuvrées qui choisissent pour but de leurs promenades dominicales des cimetières plus fortunés.

Mais un sentiment chrétien prédomine malgré tout en ce lamento désespéré ; c'est ainsi que le poète s'écrie dans un élan mystique :

> Seigneur, j'adore vos desseins,
> Mais comme ils sont impénétrables !

Indépendamment de ces pièces élégiaques, Verlaine a semé, dans *Amour,* diverses poésies, dont plusieurs inspirées par le souvenir de sa femme et de son fils, parmi lesquelles celle qui a pour titre *Un veuf parle,* évoque d'une manière saisissante un jeune enfant et sa mère dans une barque ballottée par l'ouragan.

Mais il faut lire ces vers comme il faut lire cette sereine *Prière du matin,* légère, ailée, que murmurent les lèvres du poète ; de même qu'il faut lire tout son œuvre, dont aucune analyse ne saurait donner une idée.

*
* *

Au sortir de cette nouvelle épreuve, le poète s'ouvrit à sa mère du dessein qu'il avait de vivre à nouveau la saine existence des champs ; la pauvre femme approuva cette résolution, car elle croyait benoîtement que l'éloignement de la capitale et le calme de la vie campagnarde seraient salutaires à son fils et le détourneraient de l'alcoolisme. Comme le père Létinois était redevable envers eux du prix de la ferme de Juniville, ce malin paysan liquida la situation en leur abandonnant le domaine de Coulommes, petite propriété d'une valeur restreinte.

Hélas ! les événements qui suivirent démontrèrent l'inutilité de la précaution ; Verlaine s'empressa de faire gérer ses terres tandis qu'il menait la même vie qu'à Juniville, à cette différence près qu'il godaillait à présent d'auberges en cabarets et s'enivrait quotidiennement en compagnie de garnements qui levaient bien le coude.

Pourtant, entre deux ripailles, le poète donnait de furtives accolades à la Muse ; il s'occupait aussi de colliger et mettre en ordre des poésies écrites antérieurement, dans le but de publier un nouveau volume : *Jadis et Naguère,* qui parut chez Vanier.

Ce recueil est très disparate, étant donné les diverses époques auxquelles furent composés les poèmes qu'il renferme. Les différentes manières dont usa Paul Verlaine y sont représentées. Le poète y fait vibrer toutes les cordes de sa lyre ; le grave alterne avec le plaisant, le sérieux avec le grotesque ; portraits, descriptions, fantaisies et imitations s'y mêlent de façon amusante ; il s'y trouve même des vers de jeunesse (entre autres le *Soldat laboureur*).

Les récits diaboliques compris dans le sous-titre *Naguère,* datent de

son incarcération, ainsi que quelques-unes des pièces rangées sous l'intitulé : « A la manière de plusieurs ». La partie : *Jadis* offre, à côté d'un *art poétique* qui définit la formule préférée du poète, de fort beaux sonnets (*allégorie, circonspection, l'auberge, le pître,* etc.), ainsi qu'une composition qui semble se rattacher aux *Fêtes Galantes* et à une autre pièce des *Romances sans paroles* (*c'est le chien de Jean de Nivelle*), elle est intitulée : *Images d'un Sou.*

Le poète se promène au pays de cocagne des féeries et des légendes populaires ; il y fait provision de ces contes merveilleux, de ces histoires tendres et touchantes et de ces refrains ingénus où s'agitent, brillamment colorés par l'imagerie d'Epinal, les héros et les personnages traditionnels qui firent et font encore les délices de l'enfance ; et c'est Mme Malbrough qui monte à sa tour, et Cadet Roussel qui fait des siennes, et Damon qui soupire après Geneviève de Brabant, et d'autres encore, si dissemblables et faisant quoique cela bon ménage, réunis qu'ils sont ironiquement dans cette étrange pièce, par un caprice exquis du poète.

Ce même volume contient enfin une délicieuse comédie en vers : *Les uns et les autres,* légère, inconsistante et diaprée comme une bulle de savon, où Verlaine rivalise avec Marivaux, autant par le brio du dialogue que par la ténuité du fil de l'action. Dans un parc de Watteau, de fantasques amants, en de badines et tendres confidences, jouent tour à tour la frivolité et le dépit amoureux aux accords en sourdine de la guitare de Mezzetin.

Cependant la maman Verlaine, lasse des agissements de son fils, refusa de continuer à lui fournir des subsides ; des querelles éclatèrent fréquemment jusqu'au jour où la bonne dame se réfugia chez un voisin et signifia à son fils qu'elle entendait se séparer de lui ; ce dernier, furieux, fit une scène terrible : la maréchaussée intervint et dressa procès-verbal au poète qui fut traduit en correctionnelle à Vouziers et récolta un mois d'emprisonnement.

Ce mois, il le passa assez agréablement, dans cette bonne petite prison de Vouziers, jouant au bouchon avec le gardien-chef, époussetant et balayant, et récitant chaque soir au dortoir le *Pater noster* et *l'Ave Maria,* ce dont il était officiellement chargé et s'acquittait, aux dires de l'excellent homme bien mieux que son « prédécesseur ».

Lorsqu'il sortit de cette geôle sympathique, il se trouva sur le pavé, sans parents, amis, ni répondants, comme aussi sans argent. Les spéculations malencontreuses du poète, ses dépenses en beuveries et en débauches avaient achevé de ruiner sa mère qui ne voulait plus le voir à la suite du scandale qui avait motivé sa dernière condamnation.

Il se rabattit sur Paris ; c'était en 1885. Son retour inaugura la dernière et douloureuse période de sa vie, durant laquelle il roula de

Charybde en Scylla, d'hôpitaux en garnis, poursuivi par la fatalité et livré au mauvais destin ; lamentable odyssée qui devait donner naissance à la légende calamiteuse du *pauvre Lélian.*

*
* *

« Ces Bastilles de la mistoufle et du Bobo », c'est ainsi que Verlaine qualifie les hôpitaux où la misère et la maladie le contraignirent souventes fois à séjourner.

Sitôt qu'il avait été de retour sur le pavé de Paris, le poète besogneux avait tenté de gagner sa vie avec sa plume ; son mauvais sort ne le lui permit pas. Il tomba malade ; son genou gauche, atteint de rhumatisme articulaire ne fonctionnait plus. Comme il était dénué de toute ressource, il dut se faire hospitaliser à Tenon ; ce fut la première de ces stations multiples que le malade devait effectuer dans les établissements de l'Assistance Publique.

Il s'accommoda de cette nécessité avec la bonne humeur qui lui était naturelle, « les semaines d'apprentissage » pour employer sa propre expression, ne lui furent pas pénibles, « un début courageux », mais facile », dit-il. Il déchanta cependant lorsque, durant une nouvelle atteinte d'arthritisme, il connut les baraquements de Broussais.

Malgré tout, si les hôpitaux sont un pis-aller, ils furent en quelque sorte bienfaisants pour Verlaine qui le reconnaît d'ailleurs dans son ouvrage intitulé *Mes hôpitaux.*

Peu à peu, en effet, sa détresse perpétuelle le détermina à les envisager comme des maisons de refuge, ou encore comme des ports d'attache dans lesquels il pouvait encrer sa barque à l'abri de la tempête. C'est ainsi qu'il écrit, non sans philosophie : « Bon, voilà les bêtises qui recommencent ; allons, Bonhomme misère, bonhomme guignon, bonhomme pas de chance, retourne à tes *hosteaux.* »

Il fut successivement pensionnaire de Tenon, Broussais, Cochin, Saint-Antoine, sans parler de l'asile de convalescence de Vincennes.

Par une particularité très drôle, ces hébergements successifs, les longues heures d'inaction pendant lesquelles le lit lui était infligé, incapable qu'il était de remuer sa jambe souffrante, puis les heures blanches et chlorotiques des longues convalescences, la monotonie des jours, le manque d'imprévu, transformèrent petit à petit la mentalité du poète : la psychologie de « mes hôpitaux » est bien celle d'un hospitalisé. Il note avec minutie les événements infimes qui viennent rompre, ou tout au moins distraire, l'ennui des salles de malades ; les faits les plus mesquins en apparence prennent à ses yeux un étrange intérêt, et les moindres détails de cette vie sédentaire trouvent grâce devant lui.

Le voyez-vous, le pauvre rhumatisant, enveloppé dans une sorte de houppelande de drap bleu, le chef coiffé d'un bonnet de laine, appuyant sur un bâton sa marche chancelante ; comme il accepte son mauvais sort avec une résignation souriante. Qui dirait cependant combien son masque bonhomme et finement blagueur cache d'inguérissables blessures.

Bah ! que pouvait-il attendre de bon ? Sa mère était morte en 1886, ne lui laissant rien ou à peu près. Il était donc seul, désemparé, ainsi qu'une épave dans le grand naufrage de sa vie, avec l'hôpital comme unique planche de salut.

Aussi se montrait-il reconnaissant envers lui, avec juste raison ; car, lorsqu'il n'était pas à l'hôpital où du moins *la matérielle* lui était assurée, c'est-à-dire la pitance et le gîte, il logeait dans quelque taudis infect et hasardeux, et passait ses journées en courses interminables, remorquant sa jambe raidie à la recherche d'ors chimériques.

M. Edmond Lepelletier a raconté qu'il alla le voir quelque temps après la mort de sa mère, dans la Cour Saint-François, près du chemin de fer de Vincennes. Il occupait, au rez-de-chaussée, chez un marchand de vins, une chambre exiguë, obscure et sans air ; cette tanière n'avait ni plancher ni carrelage, le sol en était fait de terre battue et boueuse grâce à l'humidité qui y régnait perpétuellement. Les seuls visiteurs étaient de rares amis, outre le garçon du mastroquet et quelques pauvres diables qu'une commune infortune rendaient compatissants pour le poète malade ; une petite table et deux chaises de paille formaient tout l'ameublement, outre le lit et une armoire qui lui servait de bibliothèque.

Ah ! la misère noire, la lutte éperdue, l'espoir farouche de se raccrocher à une branche avant de sombrer ; et de nouveau l'hôpital, terreur et providence des indigents, l'hôpital, c'est-à-dire de la blancheur, de la propreté, de la quiétude aussi et des soins à défaut de dévouement.

Pendant ces séjours successifs, Verlaine ne se plaignit jamais ; les seules rancunes qu'il garda s'adressèrent à un interne qui le traita durement et qu'il gratifia d'une « invective » et à un malade que plaisamment il appelle son « ennemi », dans *Mes hôpitaux,* et dont il dessine un portrait charge d'un comique achevé.

Ce type avait pris Verlaine en exécration parce qu'il recevait des visiteurs bien vêtus, coiffés de hauts de forme ; cela lui semblait intolérable, voire subversif. Il partit en guerre contre les « protégés » qui mangeaient le pain du « pauv' peup'e » et insultaient au malheur d'autrui.

Il porta ses doléances de salle en salle, pestant contre les « poètes incompris » et les « bohêmes », jusqu'au jour où l'administration

s'aperçut que ce vilain monsieur était ce qu'en argot d'hôpital on appelle un *pilon* et le congédia incontinent, à l'applaudissement de son « ennemi » Verlaine et des autres malades.

C'est au cours de cette vie d'angoisses que Verlaine publia chez l'éditeur Vanier son volume *Parallèlement,* qui parut en 1889.

Ce titre par lui-même est assez explicatif et dispense de tout commentaire ; dans ce recueil composite et assez inégal dont la majeure partie date de la prison de Mons, l'auteur conduit de pair les inspirations contradictoires, pour la plupart licencieuses « avec une pointe d'ironie mauvaise et de sadisme plus qu'à « fleur de peau » et *parallèlement* avec les volumes où vibre le catholicisme le plus enflammé.

Dans la série de poèmes portant le sous-titre transparent *Les Amies,* la pensée du poète semble être en proie à la séduction des rites lesbiens. *Filles* est une série de pièces libertines où l'auteur chante les joies de l'amour charnel et un tantinet crapuleux. Celles étiquetées *Révérence parler* sont des souvenirs des geôles belges. Le poète exhale encore des pleurnicheries à l'adresse de sa femme et élabore des ballades autobiographiques et diverses compositions objectives.

Parallèlement devait être la dernière œuvre digne de Verlaine ; il n'a en effet produit par la suite que des œuvres révélant la décadence de son génie.

Cependant, le réprouvé devait poursuivre jusqu'à la fin son douloureux calvaire.

En 1890, il adressait de l'hôpital Broussais à son ami Lepelletier cette supplique émouvante, éloquent témoignage de sa détresse :

« Je ne suis pas un mendiant, je suis un homme de lettres connu et mourant quasi de faim, malade en outre, et qui se demande à quoi lui servent des amitiés si neutralisées que ça par des comparses ; je n'ose plus te demander rien, sans quoi j'eusse signalé à ta plume ma situation d'auteur, qu'un éditeur (Vanier) retient dans la pauvreté par des traités que lui-même n'observe pas et qui ne peut plus rien que d'une part, provoquer en sa faveur à lui, P. V., une campagne de presse purement contre Vanier, d'autre part, imprimer ses œuvres lui-même en dépit de tout. Du moins, puis-je compter sur toi pour ça ? Informe-m'en alors et envoie-moi les numéros où tu parlerais de ce véritable scandale, affreux et déshonorant pour le pays où il se passe. »

Pauvre grand poète qui ne savait que chanter, mais qui manquait de cet élémentaire bon sens qui ne faisait pas défaut même à Joseph Prudhomme ; pauvre grand homme, incapable dans la vie de pourvoir à ses besoins, et livré à l'exploitation éhontée du premier venu, tel un enfant sans expérience.

*
* *

Comment exprimer l'horreur de ce siècle sans foi et la honte de cette société engouée de snobisme, prostituée à de faux dieux, qui abandonna sciemment et laissa mourir dans l'opprobre et la gêne l'un des plus grands poètes des temps modernes.

Alors que les histrions triomphent grâce à l'incommensurabilité de la bêtise humaine, le poète ploie sous la besace du malheur et ne sait où reposer sa tête.

Paul Verlaine menait donc sa rude vie de malchance, avec pour compagnes la misère et la maladie, sous les yeux indifférents de ses contemporains. Hormis quelques amis qui le secouraient dans la mesure de leurs moyens, nul ne s'intéressait à lui.

Si pourtant, trois femmes, ou mieux trois truandes appartenant au monde de la basse prostitution, se disputaient le cœur du poète, ou plutôt sa bourse, lorsqu'elle n'était pas trop plate. C'étaient Esther Boudin, une goujate âpre à la curée, qui accourait dès que Verlaine avait quelque argent et s'enfuyait quand la pauvreté était de retour au logis; Philomène, personne douée d'une douceur d'âme qui lui plaisait, et enfin Eugénie Krantz, qu'il aimait pour ses qualités de ménagère. Il vécut assez longtemps avec cette dernière; c'est chez elle, rue Descartes, qu'il mourut.

C'est pour l'une de ces créatures (Eugénie Krantz), peut-être même pour les trois (sait-on jamais?) que vraisemblablement ont été écrites les *Chansons pour elle* et les *Odes en son honneur.*

Quoi qu'il en soit, ces recueils montrent douloureusement dans quelle déchéance était le pauvre Verlaine, entiché d'une matrone populacière dénuée non seulement de la moindre affection, mais encore inapte à comprendre le génie de ce vieil enfant. Ils sont les miroirs de plaisirs grossiers, beuveries, gueuletons et déduits charnels, et l'écho de disputes continuelles.

Ordure aimons, ordure nous affuyt.

dit Villon dans la ballade de la grosse Margot; Verlaine en pouvait dire autant.

En des vers qui accusaient de plus en plus la débâcle de son talent, il vantait la science de sa maîtresse pour accommoder les restes, ou la peignait en train de chercher ses puces.

Il se montrait humble et soumis comme un chien battu, et, bien qu'il sût qu'Eugénie Krantz le trompait impudemment, faisait amende honorable des scènes qui éclataient fréquemment dans le ménage.

Vraiment, ces livres, en dépit de leur note drôle, donnent envie de pleurer. Le poète des *Fêtes galantes* et de *Sagesse* était bien mort déjà.

Il avait toute honte bue; parfois, cependant, il semblait reprendre conscience de lui-même. A ces heures, ainsi que d'aileurs en témoignent les *Liturgies intimes,* il tentait de se réfugier dans la foi d'antan: hélas! toujours en vain, car il était tombé dans le profond malheur, et plus il faisait d'efforts pour se racheter à ses propres yeux, plus il s'enlizait dans sa géhenne de vie.

Il voulait fuir le vieil homme qu'il était devenu, dont la chair était en proie aux tentations, il voulait laver son âme à la piscine spirituelle du Dieu en lequel il espérait jadis, il essayait de retrouver les croyances mortes de son jeune âge, alors qu'il n'était encore qu'un petit enfant, et si grande était sa contrition, que les remords qu'il éprouvait le faisaient entrer spontanément dans quelque église et s'agenouiller pieusement au confessionnal en se frappant la poitrine avec ferveur et véhémence. Mais ces repentirs si sincères n'étaient pas toujours récompensés, au dire de M. Anatole France, et plus d'une fois le pauvre pécheur fut jeté dehors sans merci par un suisse obtus et brutal, alors qu'il exigeait la confession à une heure matinale, en l'absence du curé et du moindre vicaire. Pour se consoler de ses déboires, par les petites rues étroites et tortueuses de la montagne Sainte-Geneviève il gagnait les estaminets aux comptoirs accueillants où trônent d'accortes maritornes, et là retombait dans son vice familier, l'ivrognerie.

Cependant, la mort le guettait sournoisement.

Un jour, on ne le revit plus; ses amis le crurent dans quelque hôpital, il n'en était rien. Peut-être sentait-il la camarde venir, car il voulut demeurer chez Eugénie Krantz pendant la maladie qui l'emporta: l'hôpital, en effet, lui était apparu comme une ressource, mais il n'avait cure d'y mourir; il avait horreur en effet de la fin tragique et un peu théâtrale de Malfilâtre et de Gilbert.

Il mourut le 8 janvier 1896; on l'enterra au cimetière des Batignolles par une claire et froide journée d'hiver.

*
* *

Verlaine mort, la fatalité qui s'était acharnée sur lui le poursuivit outre-tombe.

Il était écrit que le pauvre Lélian ne reposerait pas en paix et qu'à l'heure où la mort désarme toutes les haines des cabales dues à des sentiments mesquins et méprisables, des querelles de mercantis troubleraient son dernier sommeil.

Ceci est l'histoire des *Invectives.*

Les amis du poète s'étaient constitués en comité à l'effet de lui ériger un monument par souscription.

L'éditeur Vanier, ce mécène à l'esprit spéculateur, non content d'avoir fait courir le faux bruit qu'il avait soldé de ses deniers les funérailles (ce qui, tout compte fait, n'eût été qu'un trait de reconnaissance de sa part), songea qu'il serait très lucratif pour sa boutique, et très honorable pour sa personne, d'être élu président de ce comité.

On dut l'évincer en dépit de son insistance, en lui expliquant, en termes polis, que là n'était pas sa place. Notre homme ne se tint pas pour battu et édita sous le titre d'*Invectives* un volume d'épigrammes que le poète avait improvisé pour son seul plaisir, sans les destiner à l'impression. L'effet attendu se produisit : nombre d'amis ou admirateurs de Verlaine, se croyant mis au pilori, firent défection et refusèrent leur obole, ce qui ajourna indéfiniment l'érection du monument projeté.

Nous devons pourtant apporter à cette relation une digression à la louange de l'éditeur en question ; celui-ci, en effet, n'a pas négligé d'imprimer les *Dédicaces*, volume qui contient, croyons-nous, *la Ballade en faveur de mes éditeurs,* Vanier et Cie (1).

*
* *

Il me reste à définir l'influence de ce grand poète sur les lettres françaises.

Paul Verlaine, venu au déclin du romantisme, participa à la fondation de l'école parnassienne ; il abandonna bientôt les traditions du Parnasse et conçut une poétique absolument personnelle, tant au point de vue de l'inspiration qu'au point de vue de l'expression.

Il admire Victor Hugo auquel il ne ressemble en aucune façon et tient en exécration Alfred de Musset duquel il se rapproche singulièrement parfois. Sa vie pitoyable ne fut peut-être pas étrangère à son originalité ; nul doute que s'il n'eût pas souffert, il n'eût pas eu ces cris sublimes de douleur et ces élans de ferveur qui parent son œuvre.

Mais où la personnalité de Paul Verlaine s'affirme le plus intensément, c'est dans le mode d'expression. Poète lyrique par excellence, mais d'un lyrisme spécial, son vers n'a pas le souffle et l'envolée du vers de Hugo ; ses qualités sont autres ; il est non seulement harmo-

(1) C'est par erreur que j'ai indiqué que cette ballade se trouve dans *Dédicaces ;* elle est insérée dans *Invectives ;* cela n'a, en somme, aucun intérêt.

nieux, mais musical au sens exact du mot; il chante comme une source sur des cailloux blancs, il chante comme le vent dans les branches, comme un cor au loin perdu dans les bois, comme un violon dans le crépuscule; c'est autant de la musique que de la poésie.

Pour bien montrer à quel point cette poésie est intense, harmonieuse et simple, sans tomber dans la banalité, je ne puis résister au désir de citer tout au long ce chef-d'œuvre qu'est la chanson du pauvre Gaspard :

Gaspard Hauser chante :

Je suis venu, calme orphelin,
Riche de mes seuls yeux tranquilles,
Vers les hommes des grandes villes :
Ils ne m'ont pas trouvé malin.

A vingt ans, un trouble nouveau,
Sous le nom d'amoureuses flammes,
M'a fait trouver belles les femmes :
Elles ne m'ont pas trouvé beau.

Bien que sans patrie et sans roi
Et très brave ne l'étant guère,
J'ait voulu mourir à la guerre :
La mort n'a pas voulu de moi.

Suis-je né trop tôt ou trop tard ?
Qu'est-ce que je fais en ce monde ?
O vous tous, ma peine est profonde ;
Priez pour le pauvre Gaspard !

Quant à l'inspiration, le poète l'a trouvée en lui; c'est lui-même qu'il chante, ce sont ses joies, ses espérances, ses douleurs; il nous a déshabitués du romantisme, de sa profusion de périodes amphigouriques et de son clinquant de bazar.

Plus de narrations interminables où chevauchent des héros légendaires et monstrueux. Le poète, en nuances délicates, peint ses différents états d'âme; il chante aujourd'hui comme il chantera demain, et point n'est besoin d'événements capitaux pour l'inspirer.

L'influence que Verlaine a exercée sur les lettres françaises est considérable, bien qu'il n'ait jamais songé à se poser en chef d'école. Il n'est de poète moderne qui ne lui soit redevable; il est bon de considérer qu'en cette époque de snobisme à outrance, de petites chapelles et de mauvais poètes, nombreux sont les geais qui se sont parés des plumes du paon.

Pour terminer, je veux essayer de faire justice du rapprochement

que l'on fait coutumièrement de Verlaine et de Villon. C'est à t
je crois, que M. Edmond Lepelletier, l'ami sincère et dévoué du po
l'un des rares qui ait défendu non seulement sa réputation de
vivant, mais encore sa mémoire, a réfuté le parallèle qui s'impose er
Paul Verlaine et son aïeul François Villon. Je sais bien que M. Le
letier a agi dans un but très généreux et très louable, et qu'il a vo
détruire les légendes brodées et colportées au sujet de son ami, susc
tibles d'entacher sa gloire.

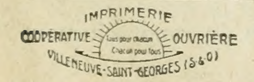
Qu'il ne m'en soit pas moins permis de dire que ce parallèle
tente pas de faire naître une confusion entre la vie de truandailles,
rapines et de franches repues au susdit Villon et l'existence scru
leusement honnête de Verlaine; leur point de contact consiste d'ab
en une extériorisation du moi par un mode d'expression presque id
tique, dont la sincérité va parfois jusqu'au cynisme, et d'a re p
en une odyssée commune quant aux vicissitudes et aux tribulatio
Et d'ailleurs Villon n'a-t-il pas été le jouet des événements, n'a-t-il
été, lui aussi, la feuille morte qui tournoie follement au vent mauva
De même que celui-ci se remémore amèrement son passé, devant
vie gâchée, en songeant *au temps de sa jeunesse folle*, de même V
laine exhale cette plainte infiniment triste:

> Dis, qu'as-tu fait, toi que voilà
> De ta jeunesse?

Aussi, je crois que sa couronne s'adorne de cette parenté com
d'un beau fleuron.

Et très douce et toujours grandissante, au ciel de la poésie,
gloire brillera de l'éclat très pur d'une étoile lointaine.

Adrien Waseige



Le Gérant: Ernest Reynaud.

